

Le maréchal de Berwick Sa vie et son influence sur Montesquieu

Par Marie José THINEY © (2008)

Le maréchal de Berwick qui est peu connu de nos contemporains fut, d'après Shakelton, un « un gentilhomme brave et distingué ».

Sa loyauté et son courage, très appréciés de Louis XIV, firent de lui un rouage indispensable à la mise en place du duc d'Anjou, petit fils du roi de France, sur le trône d'Espagne.

Les capacités du maréchal de Berwick, à la fois militaires et diplomatiques, ses illustres parentés, son caractère conciliant et son usage du monde lui donnèrent une place importante dans la société du début du 18^{ème} siècle.

Ce fut une chance pour Montesquieu, gentilhomme gascon dont on évoque toujours l'accent du terroir qu'il avait encore lorsqu'il fit ses premiers pas à Paris, de rencontrer Berwick et de se lier avec lui.

Le côté cosmopolite de Berwick dû à sa naissance et à son mode de vie permit au provincial qu'était Montesquieu de pénétrer dans le grand monde parisien et d'avoir de précieuses recommandations lorsqu'il voyagea en Europe.

Berwick a été pour Montesquieu un initiateur indispensable pour la connaissance du monde européen et de son fonctionnement.

Qui était Berwick?

Bien qu'il ait accédé à des postes élevés et fut, selon Charles Petitfils, « un illustre soldat », Berwick a préjudicié de sa naissance illégitime qui l'obligea à toujours céder le pas devant des grands seigneurs, incapables parfois mais qui « s'étaient donné la peine de naître ».

Il le fit cependant, mais la qualité de son intelligence, sa valeur militaire et son esprit de conciliation, son désintéressement en firent le soutien indéfectible des royaumes catholiques.

Il était l'enfant du péché certes, mais il n'était pas le seul. Les rois Stuarts n'étaient pas des époux fidèles. Charles II, qui se vantait d'être, au sens strict du terme « le père de ses peuples », reconnut 12 enfants illégitimes (dont un voulut prendre sa place mais paya de sa vie cette prétention). Quant à son cousin Louis XIV on sait qu'il reconnut les 8 enfants qu'il eut de Louise de La Vallière et de Mme de Montespan. Saint-Simon a évoqué dans ses Mémoires « l'âge d'or des bâtards ».

Jacques II Stuart, connu pour son attachement au catholicisme qui lui fit perdre sa couronne, suivit l'exemple de son frère aîné et, étant encore duc d'York, eut d'une liaison qui dura 12 ans avec une demoiselle d'honneur de la duchesse d'York un garçon né en 1670 à Moulins près de Bourbon l'Archambault. Ce garçon fut nommé Jacques Fitzjames.

Arabella Churchill sa mère, grande créature pâle et décharnée, n'était pourtant pas une beauté.

Le roi Charles II prétendait même que c'était son confesseur qui imposait à son frère des maîtresses laides pour faire pénitence...

Les Churchill

- au milieu du 17^{ème} siècle, la famille Churchill était loin d'avoir acquis la célébrité qu'elle connut par la suite.

- fils de squire devenu page chez le duc d'York grâce à la protection de sa sœur Arabella, John Churchill séduisit lady Castlemaine duchesse de Cleveland toute puissante auprès de Charles II.

- il reçut d'elle 5000 livres et se révéla un capitaliste prudent en prêtant avec profit cette somme qui fut le début d'une immense fortune.

- il se trouva aussi qu'il était un grand soldat et un fin diplomate et, avant la fin du siècle, jouant un double jeu lors de la Révolution de 1688, soutenant Guillaume d'Orange tout en ménageant Jacques II, il atteignit les premiers postes de l'armée.

- quand la reine Anne succéda à sa sœur, la passion qu'elle nourrissait pour Sarah Churchill la poussa à favoriser le mari de celle-ci et le fit duc de Malborough, resté si célèbre dans la chanson et dans l'histoire, célébrité bien méritée malgré ses origines immorales, due à ses grandes qualités de stratège, aimé de ses soldats et homme politique plein de sagesse.

Jacques Fitzjames avait une sœur aînée Henriette, née en 1668, puis il vit naître Henry en 1673 et Arabella en 1674.

Les deux garçons, âgés de 7 et 4 ans quittèrent l'Angleterre pour la France en 1677 car leur père tenait à ce qu'ils reçoivent une éducation catholique et la duchesse d'York, née Ann Hyde, mère de deux filles, l'encouragea peut-être, n'ayant pas eu elle-même d'enfant mâle, pour éviter la légitimation.

En effet Jacques Fitzjames était à ce moment un héritier potentiel de la couronne anglaise. Rappelons qu'il était le petit-fils de Charles 1^{er} et d'Henriette de France et aussi petit-fils d'Henri IV.

Jacques et Henry furent donc placés au collège de Juilly sous la tutelle du père Gough.

Ce collège très apprécié des familles françaises et particulièrement de celles du sud-ouest car le collège de Guienne, si célèbre au temps de Montaigne et de La Boétie, avait beaucoup perdu de son prestige.

Juilly qui était également apprécié des grandes familles catholiques d'Angleterre, était tenu par des Oratoriens depuis le début du 17^{ème} siècle et avait pour devise « *entre qui peut, sort qui veut* » et ses méthodes se démarquaient de celles des autres collèges par l'ouverture d'esprit des éducateurs, une instruction à la fois stricte et libérale tout en étant résolument catholique.

Formant à la différence des Jésuites et des écoles de Port-Royal des hommes plus complets maîtrisant le latin, le français, le grec, la géographie, l'histoire, les mathématiques et aussi le dessin, la musique, l'équitation, l'escrime et la danse.

Berwick y aurait eu pour maîtres Bossuet et Malebranche.

Il quitta Juilly à la mort du père Gough.

Ces cinq années heureuses pour Berwick furent complétées par deux ans d'études au collège du Plessis beaucoup plus sévère et beaucoup moins diversifié et au collège de La Flèche.

Pendant ce temps les deux sœurs de Berwick avaient été pensionnaires au monastère de Maubuisson. La plus jeune prit le voile chez les Bénédictines anglaises de Pontoise pendant que l'aînée épousait Henry Waldegrave issu d'une vieille famille catholique et gouverneur du Somerset. On sait que le fils de ce Waldegrave accompagnera la vie de Montesquieu.

En 1685, année de l'avènement de Jacques II au trône d'Angleterre, le jeune Fitzjames fut présenté à Louis XIV qui l'accueillit avec beaucoup d'amabilité, lui offrit « une boîte à portrait » enrichie de gros diamants, conservée actuellement au Louvre. Il vit peut-être en lui un élément de rapprochement dans les relations franco-anglaises refroidies par les conceptions monarchiques si différentes des deux pays.

Le jeune homme fut ébloui par cette rencontre et, jusqu'en 1715 montra un attachement et une fidélité inébranlables au roi de France.

A 16 ans Jacques Fitzjames rêvait d'en découdre et mit fin à ses études pour servir comme aide de camp du duc d'Albemarle qui participait dans une armée disparate composée de Croates, de Polonais, de Hongrois, de Saxons, de Bavares, de Catalans,

d'Espagnols, de Français et d'Anglais au siège de Bude que l'on appelait « le bouclier de l'Islam ».

Sous le commandement du prestigieux Charles V de Lorraine et de Charles-Emmanuel de Bavière, la ville fut prise et l'apprenti soldat, fier d'afficher une légère blessure, d'avoir fait deux prisonniers et pris des étendard à l'ennemi, comprit que le métier de soldat était celui qui lui convenait le mieux.

Du reste ses qualités naissantes de sérieux, d'intelligence et de largeur d'esprit le firent remarquer de la Cour de Vienne et Charles de Lorraine lui confia une mission secrète auprès de Jacques II pour que celui-ci pousse Louis XIV à lui rendre les états de Lorraine.

L'empereur lui offrit un grade de sergent général (maréchal de camp en France) pensant sans doute avoir avec lui un autre Prince Eugène. Mais Berwick refusa l'offre car n'avait pas essuyé le dédain de Louis XIV comme l'avait fait le Prince Eugène et il se contenta de regagner l'Angleterre chargé de cadeaux royaux.

Ses exploits lui valurent à son retour à Londres en 1686-1687 le titre et les armes de baron de Bosworth, de comte de Tynemouth et de duc de Berwick. Ce dernier titre resta celui qui le désigna tout au long de sa vie.

Le voici à 18 ans, par la grâce de son père devenu roi, nommé gouverneur de Portsmouth, lieutenant général pour le Hampshire, colonel des Royal Horse Guards et colonel du 8^{ème} régiment d'infanterie.

Que de titres et de dignités pour un si jeune homme par ailleurs joli garçon, plus Malborough que Stuart sur le plan physique, haut de 1m90, géant pour son époque, au faite de la faveur royale, excellent cavalier, attiré vers l'étude des mathématiques, d'une loyauté absolue et nonobstant doué de beaucoup d'humour.

D'humour anglais sans aucun doute. « Son air froid, un peu sec et même quelquefois un peu sévère faisait que quelquefois il aurait semblé un peu déplacé dans notre nation, si les grandes âmes et le mérite personnel avaient un pays » a écrit Montesquieu dans l'ébauche de l'éloge historique du maréchal de Berwick.

Mais son intelligence et sa finesse d'esprit étaient souvent masquées par une réserve prudente apprise dès l'enfance en raison de sa position d'illégitime.

Car malgré cette situation brillante, son papisme et sa bâtardise l'empêchèrent de devenir le beau-frère du duc de Newcastle.

Toute sa vie il se trouva en porte-à-faux dans son environnement: très proche parent des plus grands rois d'Europe, mais bâtard, catholique chez les protestants et anglais en France.

Le jeune duc de Berwick ne mit pas longtemps à se rendre compte que son père, nouveau roi d'Angleterre sous le nom de Jacques II était malheureusement incapable de faire face aux réalités et de résister à l'ambition de son gendre Guillaume d'Orange ainsi qu'à la trahison de son autre gendre prince de Danemark, de ses filles Mary et Ann, de son neveu duc de Grafton et d'autres grands seigneurs et parmi eux John Churchill.

Mais il décida de lui rester fidèle en dépit des sollicitations exercées par le milieu ennemi.

On sait que Jacques II dut quitter précipitamment et définitivement l'Angleterre et que son fils Jacques Fitzjames fut le seul membre de la famille royale à l'assister dans sa fuite.

On sait aussi qu'il fut recueilli par son généreux cousin germain Louis XIV à St Germain en Laye, et qu'il fut pensionné par la France ainsi que sa famille.

Une tentative de restauration réalisée par une incursion en Irlande renforcée par des troupes françaises montra par son échec, s'il en était besoin, l'incurie du roi Jacques II peu soucieux de la perte d'officiers français, trahissant la confiance de son fils Berwick et du général Sarsfield, abandonnant le champ de bataille alors que la victoire était presque acquise.

La bataille navale de la Hougue en 1792 acheva de ruiner l'espoir de restauration des Stuarts ainsi que la suprématie de la flotte française.

Toutes ces occasions manquées de reconquérir l'Irlande après la bataille de la Boyne et le siège de Limerick furent pour Berwick qui y prit une part très active l'occasion de tirer des enseignements qui lui furent très profitables dans sa carrière de chef de guerre.

Comme il avait activement défendu la cause irlandaise, il fut un instant question de le nommer vice-roi d'Irlande, mais la situation était trop désespérée et son expérience avait été trop douloureuse.

Malgré les, propositions avantageuses de Guillaume d'Orange garantissant la restitution de leurs biens et le libre exercice de leur religion, plus de 12000 irlandais catholiques, formant ce que l'on appela le mouvement des « Oies sauvages » gagnèrent la France et y furent bien accueillis, peut-être grâce à Berwick.

Ces irlandais furent naturalisés et beaucoup d'entre eux fournirent un renfort de qualité aux armées françaises et, après eux, leurs descendants tout au long du 18^{ème} siècle.

Chaque fois que le roi de France en eut besoin, il fit appel à ces irlandais courageux, formant une légion étrangère en quelque sorte.

Reconnaisables à leur habit écarlate avec culotte et bas blancs, coiffés d'un tricorne appelé « chapeau lampion », ils furent appréciés sur tous les champs de bataille jusqu'à la Révolution.

Après, le régiment de Dillon deviendra le 87^{ème} de ligne et celui de Berwick le 88^{ème} de ligne.

A partir de 1691 la carrière anglaise de Berwick fut désormais terminée. Son expérience d'officier capable et loyal s'était affirmée. Il avait affiné ses qualités de combattant, avait de l'estime et du respect pour des troupes bien payées et utilisait un service de renseignement très efficace qu'il avait lui-même conçu.

Bien que dépouillé de tous ses biens puisqu'il s'était exilé volontairement, il avait acquis une expérience qui le rendit intéressant aux yeux de Louis XIV.

Animé d'une grande ambition, il comprit sans doute qu'il n'avait aucune place dans ce guépier anglais où son honnêteté intrinsèque ne pouvait se manifester.

Son existence fut alors partagée entre les champs de bataille la vie en France dans l'entourage du Roi.

En 1695 il épousa Honora de Burgh, fille du comte de Clanricard, jeune veuve de

son malheureux ami le général Sarsfield, qui lui donna un fils Jean François avant de mourir elle-même en 1697.

On la disait grande, jolie, douce et aimable. Elle avait fait partie des nymphes de St Germain et était très appréciée à la Cour du Roi- Soleil.

Elle fut inhumée à Pontoise dans le couvent où demeurait sa belle-sœur Arabella Fitzjames.

Saint-Simon nous a laissé ce témoignage touchant à propos de la première duchesse de Berwick « morte à la fleur de l'âge, belle, touchante, faite à peindre, une nymphe » et Dangeau a écrit « tout le monde s'en accommode bien, elle est très à la mode et danse très bien la contredanse... ».

Ann Bulkeley lui succéda en 1700 et eut de nombreux enfants. Elle était la fille du grand maître d'hôtel de Jacques II et de la reine Marie Béatrice. On l'appelait « la belle Nanette » et elle était assez hautaine quoique sans fortune. Elle passait pour une femme forte et courageuse doublée d'une femme d'esprit.

En 1709, Louis XIV érigea la terre de Watty dans l'Oise en duché et pairie pour Berwick et ses héritiers mâles du deuxième lit. Cette propriété est désignée dans les lettres sous le nom de Fitzjames.

Les Berwick menaient en France la vie mondaine des courtisans, partagée entre Versailles et St Germain-en-Laye, heureux de se retrouver en famille, essayant d'oublier beaucoup de désagréments. Cela permettait à Berwick de s'approcher de Louis XIV dont il était prudent de ne pas se faire oublier.

Jusqu'à la mort de Jacques II, ils eurent un appartement au-dessous des grands appartements du roi exilé qui permettait à Berwick de rejoindre son père par un escalier intérieur.

La duchesse résidait à St Germain quand son mari était absent.

A Fitzjames ils recevaient leur propre famille, une société variée, un peu cosmopolite, des aristocrates de vieille noblesse, des intellectuels, des anglais et des irlandais proches des Stuarts, des familles jacobites qui avaient trouvé refuge en France.

Parmi les enfants, le fils d'Honora de Burgh devint brigadier du roi d'Espagne et prit le titre de duc de Liria qui avait été accordé à son père après la victoire d'Almansa. Il fut contraint de résider à Madrid où il s'ennuyait beaucoup, paraît-il, et épousa Catherine de Portugal.

On retrouve le nom de Fitzjames-Stuart dans la famille des ducs d'Albe. Ils entretiennent entretient un merveilleux palais à Madrid que l'on appelle palais de Liria

Du deuxième lit, il y eut François de Fitzjames qui entra dans les ordres en 1727, devint abbé de Saint-Victor puis, en 1739, évêque de Sens dont l'autorité, on le sait, s'étendait à l'actuel diocèse de Paris.

Un autre de leur fils fut comme son père Maréchal de Berwick.

Raconter les campagnes de Berwick revient à énumérer les guerres du règne de Louis XIV: guerre de la Ligue d'Augsbourg, campagnes de Flandres, pacification du Languedoc, campagnes d'Italie après la bataille de Malplaquet.

contre le duc de Savoie. Il fit preuve, dit-on, à cette occasion d'une grande imagination en matière de stratégie avec sa méthode dite « des navettes » qui économisait des troupes plus utiles sur les frontières du nord et il préserva ainsi l'invasion du Dauphiné et de la Provence.

Après l'époque des Turenne, Condé, Luxembourg, les rois Bourbon devront leur salut à Vendôme, Boufflers, Villars, remarquables chefs, offensifs et patriotes, et à l'énergie obstinée de Berwick.

En effet on peut dire qu'il a été plus particulièrement le sauveur du jeune roi Philippe V, son proche cousin et ami d'enfance. Celui-ci, petit-fils de Louis XIV, était arrivé à 17 ans sur un trône où il n'était pas désiré.

Avant de mourir le roi Charles II d'Espagne, neveu de Marie-Thérèse d'Autriche reine de France avait offert la succession au duc d'Anjou son petit-fils, à condition que les possessions espagnoles restent intactes.

L'Angleterre qui avait des vues sur le commerce espagnol se joignit à l'Autriche, à la Savoie et au Portugal pour faire admettre sur le trône le fils de l'empereur d'Autriche, l'archiduc Charles.

La guerre de Succession commença aux frontières du nord et de l'est de la France mais, à partir de 1704, elle se porta en Espagne.

Berwick fut désigné à deux reprises pour aider à résoudre le véritable imbroglio qui accompagna le maintien de ce jeune roi sur le trône.

Et c'est incontestablement au cours de cette guerre complexe et durable que Berwick montra le mieux ses talents de stratège et de diplomate.

Le jeune roi Philippe V en arrivant en Espagne ne connaissait que Versailles. Il avait 17 ans et il était un fils cadet, donc il n'avait pas été initié aux affaires.

Son caractère influençable, son incapacité à décider, sa soumission à son épouse Marie-Louise de Savoie, elle-même douée d'une forte personnalité ne l'avait pas préparé à cette situation conflictuelle.

Victoires et défaites se succédèrent au cours desquelles Berwick fut partagé entre son devoir et les intrigues des diplomates et des chefs de guerre français.

Il dut faire appel à toute son honnêteté, sa modestie et son sens de la hiérarchie pour aboutir à ce que son devoir lui commandait.

Sa parenté étroite, illégitime sans doute mais réelle avec le roi d'Espagne, la reine Marie-Louise, petite-fille d'Henriette d'Angleterre sa tante, le duc d'Orléans proche cousin ayant toujours le pas sur lui, cette illustre parenté le mettait dans une position délicate. Et il ne faut pas oublier que le maréchal de Malborough était le frère de sa mère.

Il refusa de se fâcher avec le duc d'Orléans malgré les tentatives de mésentente ourdies par ses ennemis.

Il ne s'entendait pas du tout avec le duc de Vendôme mais ne voulait pas que l'on dise du mal de lui.

Le plus important pour lui fut que Louis XIV sut reconnaître ses mérites et le considéra comme le véritable vainqueur de la bataille d'Almansa le 24 avril 1707. Cette victoire et l'occupation de Valence, chez les Catalans révoltés, furent une étape décisive dans le maintien des Bourbons en Espagne.

L'âge venant, malgré les honneurs qui lui avaient été prodigués, devenu maréchal de France en 1706, ayant reçu la Toison d'Or des mains du roi d'Espagne, titré duc de

Liria et de Xérica dans le royaume de Valence avec la grandeur de 1^{ère} classe -- ces 2 territoires étaient les anciens apanages des seconds fils des rois d'Aragon--, la lassitude et la déception l'envahissaient, engendrées par ces guerres compliquées qui suscitaient pour lui des ennemis qui n'auraient pas dû l'être, et puis les ordres, les contre-ordres, les ambitions, les préséances, les jalousies... Toujours partagé entre les initiatives qu'il avait à prendre et l'obéissance, voire l'effacement...

En 1733, quand la guerre de Succession de Pologne débuta, Berwick reçut le commandement de l'armée du Rhin, assiégea Philipsbourg. Le 12 juin 1734, il eut la tête emportée par un boulet alors qu'il surveillait les travaux de tranchées.

Voici le personnage généralement oublié en tant qu'homme de cour et homme de guerre, mais qui n'a laissé après lui que des commentaires flatteurs.

Français de cœur et cependant « fort anglais » d'après Saint-Simon, « ne pouvant souffrir l'intervention des rangs », il fut prudent quant à la manière dont il concevait sa place dans la hiérarchie des naissances et celle des valeurs personnelles, ne se mettant pas en position de recevoir des rebuffades dans cette société fourmillante d'ambitions, de jalousies et de trahisons.

La princesse des Ursins disait de lui: « que voulez-vous que je vous dise, c'est un grand diable d'Anglais sec, qui va toujours droit devant lui... »

Heureusement pour sa mémoire on mentionne son nom dans les études intéressantes de Montesquieu car c'est en définitive sa qualité suprême d'avoir vu poindre chez Montesquieu jeune le futur grand homme et il a largement contribué à étendre sa réputation à Paris et dans toute l'Europe.

À la mort de Louis XIV, le Régent Philippe d'Orléans dut prendre la décision de nommer un gouverneur pour élever le petit roi Louis XV, orphelin de père et de mère, âgé de 5 ans.

Plusieurs suggestions lui furent offertes parmi lesquelles figura Berwick. Mais le brillant militaire, pourvu de nombreuses qualités, au demeurant proche parent du petit roi puisqu'ils descendaient tous deux d'Henri IV, ce grand cousin ne fut pas choisi.

On préféra l'envoyer commander en Guyenne. Il est certain que cette grande province toujours un peu rebelle à la tutelle d'un roi français avait besoin d'être maîtrisée fermement et Berwick, mi-anglais, mi-français était tout indiqué pour jouer ce rôle.

D'autre part on sait que la marine anglaise avait gardé la mauvaise habitude de venir « *insulter* » les rivages de l'estuaire « *en brûlant et pillant les populations médocaines...* ».

Il vint prendre son commandement en 1716 et le garda jusqu'en 1719, sa présence fut ensuite plus sporadique.

C'est ainsi que Montesquieu connut celui qui devint un grand ami et son introducteur dans les Cours et les sociétés européennes. « *Mgr le maréchal de Berwick fut envoyé commander en Guienne. Me permettra-t-on de dire que ce fut un grand bonheur pour moi, puisque c'est là que je l'ai connu?* ».

Louis Desgraves précise que Montesquieu a ajouté: « *lorsqu'il fut nommé commandant en Guienne, la réputation de son sérieux nous effraya mais à peine y fut-il arrivé qu'il y fut aimé de tout le monde; et n'y a pas de lieu où ses grandes qualités aient été plus admirées...* ».

Il écrivit aussi: « *Sa manière était de rendre des services sans vous rien dire; c'était*

une main invisible qui vous servait. »

Ce qui motiva la rencontre de ces deux grands hommes fut la place qu'occupait alors Montesquieu au Parlement de Guienne appelé Parlement de Bordeaux.

Montesquieu, après avoir hérité le titre et les possessions de la baronnie de La Brède en 1713, à la mort de son père, hérita également des titres et des possessions de son oncle, le baron de Montesquieu, ainsi que la charge héréditaire de président à mortier au parlement en 1716.

Et c'est précisément à l'occasion de visites que fit le Gouverneur militaire de Guienne au Parlement que se fit la rencontre.

Ces rencontres ne présenteraient guère d'intérêt en elles-mêmes en dehors, du rapprochement de Berwick et de Montesquieu si elles n'avaient été l'occasion d'une anecdote savoureuse qui montrent bien les qualités diplomatiques du maréchal de Berwick, mais, en contrepartie, le côté formaliste des Parlementaires en ce qui concerne la question de préséance.

Raconté en deux mots, voici ce que fut l'évènement: à l'issue d'une cérémonie d'ouverture de la session du Parlement, au lendemain de la St Martin, le nouveau Gouverneur, par distraction, passa du côté des fenêtres pour se rendre à la Chambre du Conseil, avant les présidents à mortier.

La compagnie, outrée par cette erreur de protocole, le fit savoir au Gouverneur, lequel, bon prince, demanda à revenir à une audience pour réparer cet outrage et emprunter la voie qui lui était assignée.

Montesquieu, dans un passage de la « *Collectio juris* », relata sobrement et sans passion ce que Louis Desgraves a qualifié de « tempête dans un verre d'eau », si irritante pour les héritiers d'usages séculaires, se montrant incapables d'excuser cette bévue de la part d'un homme supérieur et par ailleurs si respectable.

Cet évènement minuscule, entre autres, contribua peut-être à faire sentir à Montesquieu à quel il était étranger à ce groupe.

On sait que, grâce à la générosité de son oncle, le jeune Montesquieu avait fait ses études au collège de Juilly et l'on peut imaginer que c'est en évoquant les souvenirs de ce collègue qui leur avait forgé l'esprit et les avait formé aux mêmes méthodes de travail que les deux hommes se sont rapprochés.

Il paraît tout à fait évident que c'est grâce à cette rencontre, entre autres, que Montesquieu put avoir accès aux milieux intellectuels et mondains de la capitale.

Dans la préface des Mémoires de Berwick il est noté ceci: « *Il sut discerner Montesquieu parmi les autres hommes et se lia avec lui d'une amitié solide qu'il conserva jusqu'à sa mort. Sa famille hérita de ses sentiments pour le Président.* » (Préface les mémoires de Berwick).

Désormais Berwick fut son « mentor » à la Cour d'après Schackelton.

Cette amitié entre deux hommes aussi différents était-elle, de la part de Montesquieu, intéressée? Il semble que non.

Il éprouvait une réelle admiration pour cet homme de sang royal dont il a dit, dans

son éloge posthume: *La modestie et la sévérité, le bon sens et la pondération étaient ses traits distinctifs. Il était impossible de le voir et de ne pas aimer la vertu, tant on voyait de tranquillité et de félicité dans son âme. »*

Qu'était Montesquieu avant cette rencontre? Noble sans doute, mais gentilhomme

terrien, d'une noblesse inconnue à la Cour, d'autant plus qu'il ne mit jamais en avant ses origines immémoriales remontant aux Comtes de Bordeaux.

Il était sans doute plus fier de son capital intellectuel que des titres et possessions qui l'aidaient à vivre à condition que leur gestion soit assurée avec ponctualité.

Ses premiers séjours à Paris, entre 1709 et 1713, passèrent un peu inaperçus. Il n'était que Louis Charles de Secondat et n'avait encore touché aucun héritage.

Tout juste remarqua-t-on son accent chantant qui ne déclencha tout au plus qu'un certain dédain. Et s'il eut quelques adresses à Paris, il est logique de penser qu'il s'agissait plutôt de celles de magistrats plus ou moins haut placés, ou de futurs membres de l'Académie de Bordeaux installés dans la capitale.

Il avait déjà débuté dans la vie littéraire: en 1711 il avait défendu l'idolâtrie des païens qui, à ses yeux, ne méritaient pas la damnation éternelle. Il avait soutenu Cicéron dans ses attaques contre la superstition et défendu la liberté en face de la tyrannie de César. Il avait également conçu une ingénieuse méthode pour désendetter l'Etat sans augmenter l'impôt.

Enfin il avait été reçu dans la nouvelle Académie de Bordeaux en 1716, non en temps que président de Montesquieu qu'il n'était pas encore, mais simplement « Sieur de La Brède et il y consacra sa perspicacité à des sujets scientifiques.

Elu président en 1717, dans son discours où il dénonçait les préjugés, il fut estimé brillant.

Mais tout ceci ne pouvait avoir qu'un retentissement limité.

A partir du moment où il le rencontra, Montesquieu ne prit guère de décisions importantes sans consulter Berwick.

Quand Montesquieu, qui se plaisait davantage à fréquenter la société parisienne qu'à siéger à la Tournelle, même en qualité de Président doyen, tardait à rejoindre Bordeaux, c'est Berwick qui s'entremettait auprès du Garde des Sceaux pour lui fournir des excuses.

C'est encore Berwick qui lui donna des conseils quand il voulut vendre sa charge de Président.

Ils échangèrent une correspondance suivie concernant la mise en état de leurs parcs respectifs, l'un à La Brède et l'autre à Fitzjames, s'inspirant de la mode anglaise.

A propos des aménagements des parcs:

Berwick: « *Je suis ravi dans des occupations champêtres et j'espère, que ' ce printemps, vous me communiquerez tous vos plans, afin que je puisse en tirer des idées pour Fitzjames et vous donner aussi mes conseils. J'ai beaucoup fait planter cet hiver. J'ai de grands desseins par rapport à mes eaux et j'ose me flatter qu'ils seront de votre goût. Nous partons la semaine prochaine pour Fitzjames où nous vous attendons avec impatience.* »

La publication des Lettres Persanes en 1721 qui faisait apparaître des idées neuves et audacieuses fut pour leur auteur le sésame qui le fit entrer au Panthéon des écrivains.

Mais cela n'aurait pas suffi à lui procurer des relations solides à la Cour ou dans des cercles intellectuels ou politiques et l'on se rend compte qu'il avait déjà à cette époque fait la connaissance du Gouverneur de Guyenne et qu'il était entré dans le réseau de ses relations parisiennes.

En effet Berwick avait mis à la disposition de Montesquieu les services de sa propre famille, de ses amis et de toutes leurs relations.

Très proche de Berwick, son beau-frère Lord Bulkeley, devint un grand ami de

Montesquieu. Il était assez libre avec le philosophe. Ils jouaient gros jeu et fréquentaient les mêmes dames.

Pour la petite histoire qui explique une réflexion très connue de Montesquieu; on sait qu'il gagna à Bulkeley 276 livres après une nuit de jeu terminée à 7 heures du matin. Mais Montesquieu ne gagnait pas toujours et cela explique cette réflexion: « *ce qui fait que j'aime être à La Brède, c'est qu'à La Brède mon argent est sous mes pieds. A Paris je dis, il me semble que je l'ai sur mes épaules.* »

Certainement la fréquentation du grand monde doublée du succès des Lettres Persanes et des présidences à l'Académie de Bordeaux a induit un phénomène de boule de neige et n'a fait qu'aider Montesquieu à côtoyer aussi des intellectuels de haut niveau qui ont contribué à développer ses champs d'observations ainsi qu'à lui procurer des livres quand il se retirait à La Brède.

Certains comme Desmolet, Mairan lui servirent de parrain dans ces milieux. C'est ainsi qu'il connut Fontenelle, déjà âgé, mais qui néanmoins mourut après lui, très courtois et amical, qui lui fit profiter de sa longue expérience de la vie intellectuelle à Paris.

Montesquieu devint ainsi un parfait sujet propre à figurer dans les salons féminins qui commençaient à se développer au début du 18^{ème} siècle.

Et il est probable que l'influence de Mme de Lambert l'aida à entrer à l'Académie Française en lui apportant, après le scandale des Lettres Persanes une certaine caution de sérieux et de respectabilité.

Mme de Lambert avait été la première à ouvrir un salon en 1710, salon qui n'était ni dévergondé ni dévot, rassemblant « de beaux esprits » et faisant, selon d'Alembert, à la fois « le lien et le charme de ces réunions ».

Beaucoup de salons s'ouvrirent à l'image du sien au cours du 18^{ème} siècle, ce qui fit écrire à Montesquieu dans les « Lettres Persanes: « la fureur de la plupart des Français c'est d'avoir de l'esprit ».

Jean de Viguerie dans son ouvrage « Les filles des Lumières » note que Montesquieu appartient à 7 de ces sociétés.

Berwick et sa famille permirent aussi à Montesquieu de pénétrer dans les milieux de haute noblesse et en particulier dans la famille de Goyon-Matignon.

Berwick avait rencontré le maréchal de Matignon en Irlande lorsque celui-ci combattait pour maintenir Jacques II sur son trône.

Montesquieu était surtout lié avec le fils du Maréchal, le comte de Gacé et plus encore avec la fille de celui-ci, la fameuse marquise de Grave qui en définitive, est entrée dans l'histoire grâce à l'intérêt qu'elle inspira à Montesquieu.

Proche du Maréchal aussi, la famille Berthelot, un peu scandaleuse mais très fortunée dont était issue la marquise de Prie, belle aventurière qui fut la maîtresse attitrée du duc de Bourbon, chef de la Maison de Condé résidant à Chantilly.

Elle tenait sa cour près de Fontainebleau, à Bélébat, où elle attirait beaucoup d'admirateurs, dont Voltaire, qui décrivit en vers « la fête de Bélébat » où officiait le fameux curé paillard et ivrogne de Courdimanche célébré aussi par Montesquieu.

Celui-ci y rencontrait le président Hénault, spirituel et cultivé et par ailleurs amateur des vins de la Brède, son ami Bulkeley neveu de Berwick « de grand bon sens et amateur de livres » d'après Shackelton.

Il y retrouva aussi Mme d'Herbigny, issue d'une famille de maires bordelais, qui était sa cousine ainsi que Mr de Marans, parlementaire bordelais son cousin aussi.

La société des Berthelot finalement très mélangée attirait même la duchesse de Berwick qui connaissait et appréciait le curé de Courdimanche.

A Chantilly, Montesquieu était reçu chez le duc de Bourbon où l'ambiance était plus sérieuse. Il y fut subjugué par Mlle de Clermont, Marie Anne de Bourbon, sœur du duc et petite-fille de Louis XIV.

On ne peut évoquer l'influence de Berwick sur Montesquieu sans préciser les liens d'amitié de ce dernier avec les Jacobites. Il connut ainsi Robinson, secrétaire de l'ambassade d'Angleterre à Paris, Horace Walpole au Club de l'Entresol et se rapprocha de Bollingbroke.

Le vicomte de Bollingbroke avait une renommée internationale, d'après Shackelton. Il eut une grande influence sur les écrits politiques de Montesquieu et fut reçu à La Brède durant six mois en 1624.

Et c'est sans doute dans cette société qu'il approcha la première loge maçonnique créée en 1726 à St-Germain-en-Laye par l'un des fils de Berwick.

On sait qu'il fut reçu dans la loge de Horn Tavern le 16 mai 1730 dans Westminster, au cours de son séjour en Angleterre, comme membre de l'Ancienne et honorable Société des Francs-Maçons.

Le contact avec ces différentes sphères stimulèrent et influencèrent beaucoup Montesquieu et l'aidèrent à concevoir son grand voyage européen.

Il fut certainement conseillé par ses amis cosmopolites sur le choix de ses destinations et emprunta souvent le carrosse de Milord Waldegrave, neveu de Berwick, ambassadeur du roi Stuart, chargé de surveiller les Jacobites à Paris.

Au cours de ces étapes, il fut introduit auprès de l'empereur et de l'impératrice d'Autriche à Laxenbourg, et connut le Prince Eugène à Vienne.

A Venise il rencontra le marquis de Bonneval converti à l'Islam qui l'initia à la connaissance de l'Italie. On sait qu'il rendit compte de cette entrevue à Berwick.

Le duc de Liria fils aîné de Berwick, alors ambassadeur d'Espagne à Moscou l'invita à venir le rejoindre mais Montesquieu ne dépassa pas la Tchécoslovaquie et la Pologne.

Fin septembre, Montesquieu écrivit de Hanovre à Berwick pour lui annoncer son intention d'aller en Angleterre et celui-ci s'entremet pour planifier le voyage. C'est sur le yacht de Milord Chesterfield, ambassadeur à La Haye que Montesquieu quitta la Hollande pour gagner Londres.

A Londres, grâce à Bollingbroke, il fut présenté à Georges II et à la reine, rencontra Mrs Godfrey, la propre mère de Berwick et Sarah veuve du Maréchal de Malborough son oncle, Pope, Swift, beaucoup de penseurs et de savants anglais ou irlandais,

également les ducs de Richmond et de Montaigu, descendants illégitimes de Charles II, le duc d'Albermarle, frère de Berwick.

Ces nobles seigneurs qui se considéraient comme des intellectuels étaient flattés de fréquenter Montesquieu.

Tout au long de son voyage, il écrivit à Berwick pour lui faire part de ses projets, pour lui demander des conseils et des appuis.

La seule des destinations conseillée par Berwick que Montesquieu n'envisagea pas fut l'Espagne, mais, sans jamais visiter ce pays, il s'y intéressa néanmoins. On ne connaît que des fragments d'un livre intitulé « Bibliothèque ou Journal espagnol »

inséré dans ses Pensées.

On ne peut conclure sur cette interaction entre deux personnages importants de l'Histoire, à des titres différents, sans évoquer l'aide précieuse des amis de Berwick après la publication de l'Esprit des Loix.

Bulkeley facilita leur traduction et diffusion en Angleterre et Mgr de Fitzjames (l'un des fils de Berwick) appuya Montesquieu alors que la fameuse Querelle que l'Esprit des Loix suscitait eut déclenché une procédure à la Sorbonne placée entre les mains de 12 membres.

Conclusion

Pourquoi Berwick est-il si peu connu?

Cela vient certainement du fait qu'il a été trop modeste. Bien que tout à fait conscient de sa valeur, il ne s'est jamais mis en avant pour être mentionné par la postérité.

« Eternel second » il a attendu que la reconnaissance de ses mérites vienne de plus haut. Et il a certainement préjudicié de la réputation que son père « roi déchu, peu sociable peu représentatif » a laissée.

Il a été aussi le demi-frère du Prétendant Stuart que ses fidèles ont appelé Jacques III mais qui, après des tentatives malheureuses, n'a jamais accédé à la couronne d'Angleterre, au grand désespoir des Jacobites.

Ses Mémoires s'arrêtent en 1716 et l'éloge funèbre composé par Montesquieu ne parut qu'en 1778.

Il est certain que parler de l'exil des Stuarts et de la Cour de St Germain a été longtemps considéré comme politiquement incorrect par les historiens au vu de la conception absolutiste du pouvoir par Jacques II et, de fait, les archives concernant la Cour des Stuarts en France ne sont apparues qu'en 1923.

On peut dire que, de toutes ses actions de valeur, militaires et diplomatiques, ce qui doit rester de Berwick est peut-être le fait d'avoir deviné le grand homme encore à venir en Montesquieu et d'avoir introduit un écrivain encore assez obscur dans les milieux parisiens et européens qui lui étaient nécessaires à l'étude, à l'élaboration et au développement de ses théories juridiques et politiques.